

Au bon vieux temps : monsieur le régent

Autor(en): **Brigitte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **94 (1966)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-234400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Monsieur le régent

Il y avait une fois, dans un village de la Haute-Broye, une blonde fillette aux yeux clairs. Elle avait des frères plus âgés qu'elle, d'autres plus jeunes, et parmi la bande, quelques sœurs.

Vous connaissez la loi. Quand les plumes ont poussé aux petits de l'hirondelle, la mère les pousse doucement hors du nid. Quand Alice atteignit ses dix-sept ans, bien rodée aux travaux du ménage, elle s'en alla pour faire place.

Elle partit pour Berne, entra « en service », comme l'on dit, et se promit bien d'apprendre de la langue tout ce qu'elle en pourrait attraper, quoique sa patronne s'exprimât volontiers en français, pour se maintenir, quoi.

Oh ! Alice ne fut point malheureuse dans cette place. Si le beurre était rare, le pain était bon, et c'est essentiel après tout.

Puis il y avait les sorties pour les achats courants.

Elle allait à la boulangerie tous les deux jours, à l'épicerie de temps en temps et à la poste chaque semaine. Elle y aurait bien été plus souvent, malgré la distance, parce que l'employé qui encaissait les mandats avait le sourire chaque fois un peu plus engageant et n'en finissait pas de vérifier le montant des paiements.

Vous devinez ce qui arriva. On se dit « guten Morgen », on se serre la main, chaque fois un peu plus longuement.

Et les petites promenades commencèrent (parce qu'Alice avait tout de même des heures de sortie). Ils allèrent rêver au Rosengarten (depuis lors on y plante des pommes de terre). Ils se promenèrent souvent et longtemps autour du monument de l'Union postale universelle, contemplèrent avec respect le Palais du Gouvernement, passèrent le pont du Kirchenfeld parce qu'il voulait lui faire connaître toute la ville, montèrent au Gurten...

Un jour, le cœur en fête, la tête pleine de projets, une photographie dans son sac, des certitudes à présenter pour l'avenir, mais avec quelque inquiétude pourtant, Alice retourna au village.

Le lendemain de son arrivée, la jeune fille raconta tout à sa mère. Devant un visage qui se fermait, elle plaida la cause de son amour, parla du caractère de son ami, sortit la photographie où souriaient les vingt-deux ans de celui qui l'aimait.

La mère resta silencieuse un long mo-

ment, regarda tristement sa fille, joignit les mains sur son tablier et dit nettement :

« Non, que dirait Monsieur le régent, si tu épousais un Bernois ! »

Alors la jeune fille explosa : que venait-il faire ici cet homme qui régnait au village sur les petits et sur les grands, qui sans un mot imprimait son influence sur les décisions de chacun.

Les jours passèrent. La mère ne céda pas.

« Que dirait Monsieur le régent ? »

Alice ne retourna pas à Berne. Elle enfouit son bonheur, ses projets, ses illusions dans ce refuge du cœur où se fanent tant de rêves.

Elle n'oublia pas.

Elle s'en alla dans une petite ville du bord du lac, servir chez des gens « bien ».

Elle servit jusqu'à la fin.

Brigitte.

SI VOUS ALLEZ...

... à Longirod, vous serez sans doute surpris par la vue dont on jouit de là-haut, surtout si vous arrivez de Saint-George.

Si vous venez de Gimel, vous passez à peu de distance du hameau d'Outard, séparé de la route par le ruisseau du même nom. C'est là qu'est né, le 12 septembre 1734, le littérateur Pierre-François Boaton, d'une famille honorable. Ayant embrassé l'art militaire, il obtint une compagnie dans un régiment suisse au service du roi de Sardaigne. Sa santé l'obligea toutefois de renoncer à cette carrière.

Le général Robert-Scipion de Lentulus (qui donna quelque éclat à la cavalerie prussienne) le fit nommer gouverneur militaire de Berlin. Ayant eu des désagréments avec l'un de ses supérieurs, il quitta cette place, puis il ouvrit dans la capitale de la Prusse un pensionnat qui, dès la première année, réunit un grand nombre d'élèves. Cependant, il abandonna cet établissement pour se charger, à des conditions très avantageuses, de l'éducation du fils unique d'un riche banquier de la ville.

Devenu libre et jouissant d'une honnête aisance, qu'il devait à son travail et à son économie, Boaton consacra le reste de sa vie à la culture des lettres. Il fut nommé membre de l'Académie de Berlin et mourut en cette ville au mois de juin 1794, âgé de 60 ans.

(Le général bernois de Lentulus avait sept pieds de haut et jouissait d'un grand crédit auprès de Frédéric II.)

Ad. Decollogny.